

Sartre, oui et non

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Bernard-Henri Lévy, *Le siècle de Sartre, Enquête philosophique**

Yvan Salzmann, *Sartre et l'authenticité. Vers une éthique de la bienveillance réciproque***

Revue «Lignes», *Sartre-Bataille****

Lorsqu'on cherche dans notre littérature un nom comparable à celui de Sartre pour l'abondance et la variété des idées, la facilité à exprimer son époque, l'importance morale, enfin le succès justement répété de scène en scène, on songe à Voltaire. C'est qu'ils représentent, tous deux, l'esprit français tel qu'on l'imagine à l'étranger. Leur philosophie d'ailleurs vient pour une bonne part de nos voisins : les analystes anglais pour Voltaire, les phénoménologues allemands pour Sartre. Ils font, en outre, impression sur le bourgeois, enflamment le jeune homme qui a le goût des idées et l'envie de bouger. Ils se battent pour la justice, quand les occasions sont belles, et pilotent l'un et l'autre de puissantes machines politiques et morales. Qu'ils écrasent l'infâme, le «salaud» ou le fasciste, ils accomplissent ce dessein avec la même application et parfois avec le même brio.

Deux raisons toutefois éloignent Sartre de la tradition voltairienne à laquelle on croit pouvoir le rattacher. La première s'appelle le puritanisme. Elevé par une mère protestante, il s'affranchira de cette foi, tout en gardant au cœur quelque chose de l'enseignement luthérien. Il eut moins prêché et n'eût peut-être pas tenté d'édifier sa morale provisoire sans un goût de l'exigence et un sens des impératifs dont il a pu

trouver des traces dans les méthodes philosophiques de Husserl, et dont il risque d'avoir recueilli l'héritage chez Heidegger, mais qu'il a consolidé de toutes ses forces et dont il a fait le drapeau de sa doctrine en l'universalisant (on reconnaît là le génie français) et en la vulgarisant. Mais pendant que ses disciples jouaient du jazz dans les caves de St-Germain-des-Prés, lui jouait du Bach à sa mère dans son petit appartement du cinquième étage de la rue Bonaparte.

La seconde raison tient plus de place. Sartre, par sa nature, est un émotif violent, et l'émotion joue dans son œuvre et dans sa pensée un rôle qui n'a pas toujours été remarqué. Son évolution l'a entraîné loin des grands rhétoriciens qui occupaient le devant de la scène de 1925 à 1945 : Proust, Valéry, Bergson, Giraudoux, etc. Que disent ces rhétoriciens ? Ils pensent que la vie est une succession d'états de conscience et que l'analyse suffit à tout, alors que Sartre, lui, pense en termes de forces, de synthèses, de schèmes, d'intentions. Le premier Sartre est l'apôtre de la solitude et de l'angoisse. Il a exprimé ses sentiments dans *La Nausée*. Autour de lui,

*Grasset, Paris 2000, 664 p.

**Labor et Fides, Genève 2000, 346 p.

***N° 1, Léo Scheer, Paris 2000.

l'absurde, mais en lui la révolte contre l'absurde. On a cru, en lisant les détails réalistes de son roman, qu'il acceptait les choses dans leur désordre apparent. C'était le contraire. Il s'en expliquera en disant : *La vérité n'était même pas dans ce qu'on nomme la moyenne. Elle réclamait beaucoup d'invention ou d'art pour être rendue, beaucoup de bonne volonté pour être comprise.* Telle était sa condamnation du naturalisme.

La communion de la solitude

L'époque, d'autre part, avait obligé Sartre à se sentir vivre dans l'histoire et non dans l'éternité ou dans un inaltérable et paradisiaque passé, ainsi qu'il le reprocha au dandy-fils-amant que fut éminemment Baudelaire. Son souci avant la guerre avait été de saisir des significations. La lecture de Saint-Exupéry en 1940 le convainquit que les significations venaient au monde par l'entremise des hommes : la pratique prenait le pas sur la contemplation ou l'analyse dans le laboratoire de la tour d'ivoire. Sartre s'était promis qu'après la guerre, il ferait de la politique, et c'est ainsi que le philosophe existentialiste devint marxiste et compagnon de route du parti communiste, mais sans jamais consentir, sur aucun point, à mettre sa pensée au pas. Comme Pascal, de Port Royal, sans en être. Cette distance, ce luxe ne sont-ils pas



«Le Diable et le Bon Dieu», au Théâtre-Antoine, en 1951.

des traits et privilèges de cette bourgeoisie dont, jeune homme, il avait été acharné à dénoncer les méfaits ? Quand il s'occupa de politique et qu'il descendit dans l'arène, il souhaita farouchement le triomphe de la révolution et l'avènement d'un vrai socialisme. Il oubliait simplement que les malheurs du monde n'étaient pas moindres quand la bourgeoisie n'existait pas. Les bourgeois n'ont pas inventé le mal. Le mal existe toujours, alors que la bourgeoisie

d'autrefois, celle qui méritait le nom de classe et qui véhiculait une civilisation, somme toute, des plus humaines, a, elle, disparu, tuée par ses enfants et la marche assassine du temps.

Au cours de l'après-guerre, les conclusions de Sartre évoluèrent au gré des révélations de l'actualité. *Sartre pouvait tâtonner, mais il ne se fermait jamais*, dit Simone de Beauvoir. N'empêche que sa route fut jalonnée par une série de brouilles et de ruptures, avec Camus, avec Koestler, avec David Rousset, avec Raymond Aron, avec Merleau-Ponty, etc. Et l'on se dit que si des hommes de cette qualité sont incapables de s'entendre entre eux, il est bien douteux que les hommes en général puissent le faire sur une grande échelle. L'oisiveté studieuse et névrotique des chambres d'ivoire vaut peut-être mieux que les rudes fraternités du combat politique. Ces pages de la vie de Sartre sont d'une immense tristesse et particulièrement quand il prête des motifs bas à ses adversaires politiques qui hier étaient ses amis.

Il pouvait dire comme Goetz, le héros de sa pièce *Le Diable et le Bon Dieu : Ma façon d'aimer sera d'être détesté, ma façon d'obéir sera de commander*. Malgré sa solitude, il reconnaît que d'autres hommes sont là, dans la nuit de leur angoisse, de l'autre côté de ce mur qu'elle élève. Il luttera pour eux, avec eux. L'incertitude de cette conclusion est celle de la morale existentialiste et athée. Fonder une communion sur le sentiment de la solitude, tel est son paradoxe. Au surplus, cette solitude originelle garde une empreinte religieuse, celle de la malédiction caïnique. Le vieux mot théologique de dérélition sert bien à caractériser cet état. Des fils révoltés contre leur père pourraient-ils seulement prétendre à fonder une communauté d'innocents ? Pour s'innocenter, il leur faudrait expier l'inexpiable mise à mort de Dieu que Nietzsche paya de sa raison.

Reste la lutte sans espoir. Sartre n'est pas plus démocrate que Goetz. Il ne croit

pas à un progrès indéfini, fatal et facile. Il se place dans des conditions de fait. Son alliance avec les communistes le montre décidé : il agira dans le sens de l'histoire et du prolétariat. On peut se demander si un ressentiment moral n'est pas à l'origine de ce vœu et ne vient pas au moins confirmer l'impératif de l'engagement. Sartre a commencé par le rejet d'une société figée, dont les valeurs étaient ignobles à ses yeux. Rejeté, il a rejeté à son tour. Il a conquis sa liberté une première fois contre sa classe, une seconde fois pour la cause des prolétaires. Dans les deux cas, sa conduite est légitime : il a choisi pour lui, il a choisi pour les autres. Le choix des autres, c'est ainsi qu'on se libère des difficultés intérieures. Aristote a toujours consolé ceux pour qui Platon reste livre clos.

Au bout du compte il n'y a plus ni bourgeoisie ni prolétariat. Le marxiste a tué le philosophe, qui avait préalablement tué le littérateur, comme le montre suréminent son essai sur Baudelaire et son livre sur Genet.

L'action et non la poésie

Sartre a défini en termes précis la position morale de Charles Baudelaire : faire le mal pour le mal, c'est très exactement faire tout exprès le contraire de ce que l'on continue d'affirmer comme le bien. Telle est l'attitude de Baudelaire. L'athée ne se soucie pas de Dieu, parce qu'il a décidé une fois pour toutes qu'il n'existait pas. Mais la création délibérée du mal (ou d'une de ses fleurs), c'est-à-dire la faute, est acceptation et reconnaissance du bien ; elle lui rend hommage et, en se baptisant elle-même mauvaise, elle avoue qu'elle est relative et dérivée, que, sans le bien, elle n'existerait pas. Ce jugement ne peut être contesté.

L'enfant, comme le poète, vit dans la magie et dans la foi. Il est par définition idôlâtre. Mais si l'enfant grandit, dépasse ses parents et regarde par-dessus leurs épaules,

il peut voir que derrière eux, il n'y a rien. Il émerge soudain dans la solitude et le néant. C'est ce dont Baudelaire n'a voulu à aucun prix. Or, Sartre simplifie un problème qui met en question les fondements de la poésie et de la morale. La poésie peut verbalement fouler aux pieds l'ordre établi, mais elle ne peut se substituer à lui. Quand l'horreur d'une liberté impuissante engage virilement le poète dans l'action politique, il abandonne la poésie et ne peut y revenir. Sartre, de même, abandonnant l'existentialisme pour devenir marxiste, assume la responsabilité adulte de l'ordre à venir ; il revendique la direction de l'activité, l'attitude majeure. Or, l'existence poétique où nous apercevons la possibilité d'une attitude souveraine est vraiment mineure - le jeu gratuit de l'enfant qui ne porte pas à conséquence - sur le plan sérieux de la politique. La liberté serait donc un pouvoir de l'enfant auquel renonce l'adulte engagé dans l'organisation obligatoire de l'action sociale, pour qui elle n'est plus que rêve, hantise, désir.

Dans son *Saint Genet*, Sartre écrit : *Ou la morale est une faribole, ou c'est une totalité concrète qui réalise la synthèse du Bien et du Mal. Car le Bien sans le Mal, c'est l'être parmédien, c'est-à-dire la Mort ; et le Mal sans le Bien, c'est le Non-Etre pur.* En vérité, on est là au cœur du problème que pose l'existence d'un Baudelaire ou d'un Genet, ou même et surtout de la littérature tout court au clergé philosophique. Un Genet s'oppose par principe à toute société ; pour lui, le non-être c'est la société elle-même (ce que jadis en bonne théologie on nommait le monde). Or, pour Sartre, la société est le seul lieu envisageable de l'Être. La société et l'avenir.

En revanche, l'écrivain est seul. Il est dans la solitude d'une passion. Vous ne le prendrez pas au piège d'une dialectique communautaire, et pour cause, puisqu'il construit des tourniquets où le vrai et le faux, le bien et le mal, la vie et la mort,

Dieu et le diable changent constamment de fonction et de place. Un écrivain est un élément de discorde non récupérable pour le non-être social. C'est un fils qui ne joue pas avec ses frères, qui ne joue pas le jeu de ses frères, c'est un criminel, un névrosé qui révèle le crime enfoui commis en commun par ces derniers, ni vivant ni mort, trop vivant et trop mort. Sartre l'a bien vu : les vertus antithéologiques de Genet, comme le vol, la trahison et l'homosexualité, sont aussi impartageables comme telles par des voleurs professionnels ou accidentels, que la foi, l'espérance et la charité le seraient entre un saint et un simple dévot. *Le poète*, écrit Genet, *s'occupe du mal.* L'erreur intéresse le poète puisque l'erreur seule enseigne la vérité. Proust ne disait pas autre chose. La littérature est donc nécessaire car elle est le mal, comme le savaient très bien les Messieurs de Port Royal et Racine. La littérature véritablement engagée du XX^e siècle n'a pas pour nom Sartre, mais Bataille, Genet, Céline, Joyce, Artaud, Proust, Kafka, Bernanos, Simone Weil...

G. J.

Consultez notre site Internet !

- mise à jour régulière
- nombreux liens avec d'autres sites catholiques et jésuites
- table de matières interactive
- archives des articles les plus importants

www.choisir.ch
ou
www.cath.ch/choisir